

Israel et l'histoire

Autor(en): **Muller-Duvernoy, Claude**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Judaica : Beiträge zum Verstehen des Judentums**

Band (Jahr): **14 (1958)**

PDF erstellt am: **11.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-961057>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Literatur

- Geiger: Isaak Troki, ein Apologet des 16. Jahrhunderts. Breslau 1853.
Jishaq b. Abraham, Sefer Hizzuq Emuna. Verbessertes hebr. Text mit
Übersetzung v. David Deutsch. Sohrau-Breslau 1873.
Horodezky: Myst.-rel. Strömungen in Polen im XVI.—XVIII. Jh. 1914.
Danby: The Jew and Christianity. 1927.
Rankin: Jewish Religious Polemic. 1956.
Sandmel: Jewish Understanding of the New Testament. 1956.
Zu danken habe ich für frdl. Überlassung von Literatur Herrn Dr. Raphael Edelmann, Bibliothekar an der Königl. Bibliothek Kopenhagen.

ISRAEL ET L'HISTOIRE

Tout au long des temps que recouvrent les écrits de la bible hébraïque, Israël est l'objet des menaces et des moqueries, proférées par ses voisins, ses ennemis et ses maîtres. Les chefs politiques s'entendent pour refuser à Israël le simple droit à l'existence autre que vassale, tandis que les philosophes, écrivains et autres scribes, s'unissent pour couvrir les enfants de Jacob du poids de leurs jugements acerbes et sans appel.

Ainsi, d'emblée, les grands personnages antiques de l'Histoire refusent à Israël la possibilité de forger sa propre histoire — et si l'on veut bien nous pardonner ce vilain jeu de mot, tous s'entendent afin qu'Israël «ne leur fasse pas d'histoires...»

Géographiquement, la Terre Promise n'a d'importance que par sa position de plaque tournante, de lieu de passage entre trois continents. Politiquement elle n'a aucune importance; par sa taille, elle est insignifiante et ridicule. Les Philistins et l'Égypte seront pratiquement toujours les maîtres du littoral, et la mince bande de dunes que les tribus juives posséderont malgré tout, interdisent l'existence d'un port digne de ce nom: Acre n'appartiendra jamais, dans les temps bibliques, aux enfants d'Israël. De la sorte, la Terre

Promise n'est qu'une tache perdue dans ce monde des vastes empires rivaux. Jérusalem sera cette forteresse provinciale, retirée à l'écart des voies de trafic et des carrefours importants. Un jour même elle deviendra le simple chef-lieu d'une petite région à collines, appelée Judée. Vraiment de quoi remplir de mépris les maîtres de Tyr, de Sidon, de Gaza, de Damas, et à plus forte raison, les tyrans monstrueux qui siègent en Égypte et à Babylone.

Aussi pouvons-nous facilement nous imaginer l'émoi que soulevèrent les tribus menées par Moïse, puis par son lieutenant Josué, au fur et à mesure qu'elle s'approchaient du territoire de Canaan, au fur et à mesure que se faisait jour la prétention insensée de s'emparer de cette terre fertile. Pour les diplomates de la région, pour les spécialistes militaires, et pour les multiples conseillers juridiques et autres — c'est en vérité un fameux scandale! Passe encore qu'une nation qui a fait ses preuves, annexe de temps en temps telle ou telle peuplade voisine, et peu importe que ce soit dans un souci impérialiste, civilisateur ou «pacificateur». Mais ce peuple-là! Ce ramassis d'esclaves révoltés sans passé et sans culture, la main-d'œuvre par excellence de ce bon Pharaon — ce peuple que tout sépare des autres peuples, vraiment c'est un comble...

La chute des murailles de Jéricho marque l'entrée d'Israël dans l'Histoire, et cela n'est pas fait pour arranger les choses, car quel est donc ce peuple auquel même les tremblements de terre profitent?

Politiquement et juridiquement, Israël n'a aucun droit sur la terre de Canaan. Que va-t-il donc proclamer à sa décharge devant le tribunal de l'Histoire, et plus simplement devant les nations de l'époque? Va-t-il discourir avec habileté sur ses exigences d'espace vital et sur les justes prérogatives d'une natalité excessive? Va-t-il produire un quelconque paragraphe de traité obscur ou va-t-il tout simplement réclamer les droits du plus fort? Non, car dans le domaine des relations diplomatiques, Israël n'est pas non plus un peuple comme les autres... Pour justifier cette irruption scandaleuse au cœur des affaires d'autrui, pour excuser cette agression flagrante, Israël adoptera le langage religieux! S'il s'empare de cette terre de Canaan, c'est uniquement pour obéir à son Dieu, car tel est le bon plaisir du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob!

Alors, au chœur scandalisé des diplomates et des juristes de l'époque, se joignent les phalanges de théologiens et de prêtres. Au scandale politique s'ajoute maintenant l'hérésie religieuse: en effet, parlons-en de ce Dieu d'Israel! Et comme le proclamait autrefois Pharaon lui-même: «Qui est ce Yahvé pour que j'écoute sa voix... je n'ai pas entendu parler de Yahvé!»

Ces tribus sans passé et sans culture, cette race d'esclaves prétend avoir un Dieu, et qui plus est *son* Dieu. Les esclaves peuvent-ils prétendre seulement connaître un Dieu? Quel Dieu, on vous le demande, prendrait la peine de s'occuper d'eux! Tout au plus une divinité locale dépendante de la foudre, dans ce cruel désert du Sinaï. Mais qu'ils le gardent bien pour eux et ne se mêlent pas de l'introduire dans la compagnie sélecte des grands Dieux que tout le monde connaît, reconnaît et adore. Des dieux qui ont fait leurs preuves et qui ont réussi, qui trônent au milieu de civilisations florissantes, de capitales colossales et de temples extraordinaires.

Oui, qui a jamais entendu parler de ce Yahvé, qui ordonne par exemple le sacrifices d'animaux sacrés dans l'Egypte entière, qui ne possède ni sanctuaires, ni représentants, ni image aucune. Il a bien piétre allure devant les statues gigantesques et précieuses, et devant son Oint, Pharaon en personne...

Mais là ne s'arrêtent pas les folles prétentions d'Israel. A la rigueur Memphis et Babylone consentiraient à lui reconnaître un dieu particulier, pourvu que ce dernier consentisse à garder une place modeste, mais ne dit-on pas qu'Israel prétend posséder le seul Dieu? Ne va-t-il pas jusqu'à prétendre que devant Yahvé, les autres dieux, tous les autres dieux, ne sont qu'idoles stupides faites de mains d'homme?

Non seulement Israel est ce peuple qui refuse l'assimilation, «la conversion», mais il est encore celui qui demande la conversion et la repentance de ses puissants voisins! Pour les prêtres orgueilleux, pour les sages respectés de l'Egypte, de Babylonie, cette folle prétention suffit à éveiller tous les mépris et toutes les haines.

Car l'opinion générale est fortement établie, pour de longs siècles, quant à la valeur intrinsèque de la religion juive et tous les grands esprits des mondes grec et romain s'entendront pour faire écho aux exclamations moqueuses de l'ancien Pharaon de l'Exode.

Voici d'ailleurs ce que les plus célèbres d'entre eux pensaient de «cette hérésie juive»:

«Leurs prosélytes pratiquent la circoncision comme eux et les premiers principes qu'on leur inculque sont le mépris des dieux le renoncement à sa patrie, l'oubli de ses parents, de ses enfants, de ses frères... Antiochus essaya de les guérir de leurs superstitions et de leur donner des mœurs grecques. Ses efforts pour changer en mieux ce peuple abominable furent arrêtés par la guerre des Parthes. ...Moïse institua des rites nouveaux, contraires à ceux de tous les autres hommes. Là est profane tout ce qui chez nous est sacré, légitime tout ce que nous tenons pour abominable...»

Ainsi s'exprimait le grand historien Tacite!

Écoutons ce qu'en pensait le non moins grand Sénèque: «Les coutumes de cette nation scélérate ont pris une telle extension que les vaincus ont imposé leurs lois aux vainqueurs...»

Mais c'est sans aucun doute Apion qui détient la palme du mépris: «Ayant marché pendant six jours, les Juifs eurent des tumeurs à l'aine et pour cette raison ils instituèrent de se reposer le septième jour, et ils appelèrent ce jour le sabbat... Les juifs s'emparaient d'un voyageur grec, l'engraissaient pendant une année, puis conduisaient cet homme dans une certaine forêt où ils le tuaient; ils sacrifiaient son corps suivant les rites, goûtaient ses entrailles, et juraient en immolant le grec, de rester les ennemis des Grecs¹.»

Cicéron, le remarquable Cicéron, lui non plus n'aime pas les Juifs, il estime d'ailleurs qu'ils sont une race née pour la servitude.

Ne nous étonnons donc pas si l'énorme majorité des Pères de l'Eglise, lorsqu'elle se penche sur le problème juif, ne fait que répéter, parfois même embellir, ces calomnies flagrantes. Les Pères, eux aussi, ont été à bonne école...

Étonnons-nous moins encore, si nous constatons dans les écrits de l'Histoire antique, une quasi-unanimité à refuser au peuple juif une place dans l'Histoire.

¹ Citations tirées de «Antisémitisme et mystère d'Israël», par F. Lovsky, chez Albin Michel.

Dieu et l'Histoire

Les écritures saintes hébraïques nous présentent Dieu comme le maître absolu de la Création et de l'Histoire. Ce point est très lourd de conséquences car nombreux furent les esprits — et nombreux sont-ils encore de nos jours — qui tout en reconnaissant le Dieu créateur, lui refusent la direction au gouvernail de l'Histoire des hommes. Dieu serait ainsi ce bon grand-père céleste, qui ne sait plus très bien où il en est dans son art d'être... grand-père, précisément! Les César comme les rois, de France et d'ailleurs, ne rechignent pas à se considérer comme princes de droit divin, parfois même d'essence divine — mais que Dieu leur laisse les mains libres et se contente de bénir leurs entreprises; ainsi lorsqu'une quelconque campagne de conquête s'annonce, que le bon peuple prie pour la réussite des ambitions du souverain...

Toute autre est la vision biblique de l'Histoire, nous le savons. Et lorsqu'Israel, afin de devenir «un peuple comme les autres», à l'histoire comparable aux autres histoires, demandera un roi, il commettra en fait la plus lourde faute contre son Dieu. Mais toutefois Dieu consent, accorde Saul, le rejette bien vite d'ailleurs, et choisit David, lequel plus d'une fois connaîtra la colère de l'Éternel, chaque fois qu'il se conduira en souverain indépendant de la volonté divine, chaque fois qu'il oubliera que Dieu ne cesse pas d'être le seul maître de toute Histoire, le seul Roi.

La personne du roi en Israel ne peut-être valable et authentique que si elle se confond avec celle de serviteur de l'Éternel et serviteur du peuple — ce qui pour l'époque représente une notion tout à fait nouvelle et révolutionnaire.

Puisque Dieu est le maître de l'Histoire, Israel doit accepter le rôle de témoin, *d'ambassadeur de la politique divine*. Que ce terme ne nous heurte pas outre mesure. Il y a bien, tout au long des sordides politiques humaines, la trame parfois difficilement visible de la volonté de Dieu dans l'Histoire même. Dans les Écritures, les potentats, les tyrans, les pharaons et leurs armées, leurs ministres, leurs politiques, n'existent qu'en fonction de l'histoire du seul et minuscule Israel. Et ceci suffit à exciter les moqueries de tous les historiens contemporains d'Israel, et comme nous les

comprenons d'ailleurs. Tout historien qui domine les faits humains, avec ou sans le recul du passé, ne peut que se trouver devant une mosaïque de règnes, de puissances et d'intérêts rivaux et opposés. Pour lui, l'Histoire suit son cours tout en se répétant inlassablement : les guerres, les traités, les princes et les révolutions se suivent ...et se ressemblent.

Aucun pays ne peut se prétendre «le nombril du monde» aucun peuple ne peut prétendre, au cours des siècles, diriger l'Histoire, lui imposer sa marque, lui dicter sa voie, lui fixer ses destins ultimes.

Cependant, tel est bien l'aspect historique d'Israel dans les Ecritures mêmes ! C'est avec juste raison que critiques et historiens affirment que la Bible n'est pas un manuel d'Histoire. Ils font là leur métier et demeurent dans leur sphère de vision. Mais lorsqu'un théologien partage cette opinion, il refuse à Dieu, par cette démarche, la direction de l'Histoire : il demeure lui aussi au niveau inférieur de l'historien classique alors qu'il lui faudrait s'élever au niveau supérieur que représente la vision divine de l'Histoire, que l'on peut aussi appeler le plan de salut de Dieu en faveur de l'humanité.

L'Histoire telle que la voit Dieu est radicalement opposée à l'histoire de monsieur Lavisser, par exemple. Et certes, il peut être irritant au plus haut degré de constater que les maîtres des Empires antiques n'intéressent absolument pas l'Eternel — ou plutôt l'intéressent effectivement, mais dans la seule mesure où ils se trouvent eux-mêmes mêlés à la petite histoire d'un petit peuple appelé Israel ! Il est tout de même vexant pour un Pharaon d'entrer dans l'histoire divine grâce à Moïse et à lui seulement. Il est tout aussi vexant pour un Cyrus d'y entrer grâce à une bande de quelques 35.000 juifs désireux de quitter Babylone. Il est encore plus vexant pour le grand César-Auguste lui-même de faire une brève apparition, au seuil des temps de la Nouvelle Alliance et dans cette même histoire divine, simplement parce qu'un de ses plus humbles subalternes ordonna un recensement dans sa province lointaine... Par contre, un Potiphar ou un Ponce-Pilate prennent place sous les feux centraux de l'histoire divine, et ils y demeurent à jamais, car tel est l'ironie de cet historien décidément pas comme les autres : le Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob et de Jésus de Nazareth !

Un historien classique et sérieux ne peut être qu'horrorifié devant cette brutale découverte: alors que les mondes égyptiens et babyloniens sont sur le point de s'écrouler devant la poussée d'Alexandre, quel est le nœud gordien de l'Histoire aux yeux de Dieu? Une misérable province perdue dans ses collines désertiques, le domaine de Juda!

Quelle histoire! n'est-ce pas. Et quelle étrange manière de considérer les choses, de juger les grands de ce monde. Telle est pourtant la volonté de Dieu, qui rejette Memphis et qui rejette Babylone au profit de l'obscur Jérusalem. Israël est par Dieu, condamné à assumer les fonctions d'ambassadeur de l'Eternel des armées célestes. N'en doutons pas, précisément parce qu'il est le plus petit, le plus faible et le plus misérable. Et tout simplement parce que Dieu l'aime.

Que cela lui plaise ou non, qu'il y consente ou non. Car Dieu, semblable à son serviteur trompé, Osée le prophète, ira sans cesse racheter Israël sur les marchés du monde. Dieu ne se lassera pas des infidélités de son peuple, car il ne raisonne pas comme les maris trompés, mais comme la mère qui ne peut oublier son enfant. C'est pourquoi, bon gré mal gré, Israël demeurera tout au long des temps bibliques, cet ambassadeur de Dieu auprès des nations, auprès des Goyim.

Devant ces nations Israël devra inlassablement annoncer la souveraineté de Dieu au sein même de leurs histoires réciproques, d'une part — et la stupidité de leurs faux dieux, d'autre part. Etrange fonction d'ambassadeur en vérité, et bien contraire à toutes les lois de la diplomatie des hommes. Voilà pourquoi, très régulièrement, Israël ne pourra que se heurter aux armées des nations, à leurs chefs, à leurs prêtres, à leurs historiens enfin. Voilà pourquoi, toute place dans l'Histoire sera refusée à Israël par toutes les puissances, petites ou grandes. Voilà pourquoi Israël sera en fait mis au ban de l'Histoire. Car tel est le prix et tel est le salaire de l'ambassadeur du seul vrai Dieu. Et comme nous compren-nous mieux l'étonnement moqueur de Pharaon qui n'a jamais entendu parler de Yahvé, tout simplement parce qu'il ne veut absolument pas en entendre parler...

Mais une grave question va maintenant se poser devant nous : s'il est en effet exact que pour les périodes historiques que recouvrent l'Ancien Testament, Israël soit l'ambassadeur de Dieu auprès des nations, que va-t-il advenir de cette unique et extraordinaire mission lorsque Jésus de Nazareth paraîtra, incarnant parfaitement et la Torah et les Prophètes, ouvrant un libre accès par sa mort et sa résurrection, non seulement à Israël, mais à tous les peuples — vers les éternelles demeures du Royaume de Dieu ?

C'est cette question que nous allons nous efforcer maintenant d'élucider.

Le temps des Goyim

Cette vision particulière de l'Histoire dans l'Ancien Testament, place en fait, nous venons de le voir, Israël au cœur même de l'Histoire telle que Dieu la conçoit. Nous pouvons donc dire que depuis le moment où Dieu appelle un homme qui s'appelle Abram, jusqu'au jour où le Serviteur souffrant de l'Eternel naît en Judée, l'Histoire divine se confond avec celle d'Israël. C'est bien «le temps d'Israël» que nous relatent les écritures saintes hébraïques.

Par contre, il semble bien que le temps des Actes des Apôtres ouvre une ère nouvelle, dont il ne fait pas de doute qu'elle s'appelle, dans l'esprit de Paul en particulier, «l'ère des Gentils, des Goyim». Durant des siècles Israël fut la seule lumière brillant dans les ténèbres du monde pour le salut des hommes par la connaissance de la seule Loi du seul vrai Dieu. Dans les dernières décades de son histoire relativement indépendante, Israël avait entrepris une vaste campagne missionnaire qui devait amener la création dans tout le bassin méditerranéen, de foyers intenses de prosélytisme et de vie culturelle juive. Ceci devant d'ailleurs préparer la voie au travail des Apôtres missionnaires.

Avec l'afflux constant de fidèles issus du Paganisme l'Eglise sera bien vite amenée à se séparer toujours davantage de ses sources à Jérusalem, pour atteindre hélas la rupture officielle avec l'avènement de l'Empereur «converti» Constantin. Le succès foudroyant

du Christianisme dans l'empire romain est un phénomène contemporain et parallèle du repli sur soi de la Synagogue, et de la mise à l'écart d'Israël en tant qu'entité historique, dans les recoins sombres de l'Histoire. Lorsque s'écroule le Temple, lorsque Rome perfidement sème le sel sur l'emplacement de Jérusalem rebelle, Israël cesse d'assumer ses fonctions d'ambassadeur de Dieu auprès des nations, ayant perdu à la fois le lieu de son culte, sa capitale et ses chefs politiques.

Le temps des Goyim commence, ce temps qui verra lentement mais sûrement s'étendre sur le monde entier la lumière de la bonne nouvelle, de la nouvelle alliance (la berith ha-chadasha) hébraïque. Et c'est dans ce sens qu'Israël continue à briller comme une lumière pour les nations, désormais par l'esprit de ses prophètes et de son Roi.

De même que deux coureurs se transmettent «le témoin» dans le cours de leur course au but commun, de même l'Eglise a pris en main le témoignage des mains mêmes d'Israël. Et de même que les deux coureurs, lorsque le but est atteint, se retrouvent dans la joie et la gloire d'une même victoire, de même, lorsque le temps des Gentils, des Goyim, sera accompli, l'Eglise retrouvera Israël sur le seuil des demeures de Dieu.

Israël n'est pas rejeté — saint Paul est très clair dans l'épître aux Romains — Israël est mis à part. Mieux encore Israël est mis de côté, pour ainsi dire tenu en réserve, en vue de l'ultime bataille. De même que Napoléon gardait sa Garde pour les derniers assauts, Dieu garde Israël pour le temps qui verra la fin du temps de Goyim. Ainsi parle Paul dans les Romains, au chapitre XI, verset 25, lorsqu'il évoque «la plénitude des Goyim», soit en grec «le pléroma tôn ethnôn».

Qu'est-ce à dire? Que toutes les nations parviendront à la perfection avant la Parousie, et en quelque sorte comme nécessité première à la conversion d'Israël et à la Parousie elle-même? Loin de là! La pensée apocalyptique de Jésus dans l'évangile de Matthieu nous révèle une situation mondiale bien autre que celle d'une humanité convertie à la Parole de Dieu...

Or ce temps des Gentils, ce temps des Goyim, pourquoi ne pas l'appeler le temps des Missions, le temps de la Mission? Si la Mission

est bien cette propagation de la bonne nouvelle sur la face de la terre, elle représente bien la démonstration de l'amour de Dieu pour les Gentils et plus encore — elle démontre clairement que Dieu, durant les siècles de l'histoire de l'Eglise missionnaire, a choisi de faire de l'Histoire, l'histoire du salut des Goyim, après avoir dirigé durant près de deux millénaires l'histoire du salut d'Israel. Cette histoire d'Israel dont le sens est double: produire le Serviteur souffrant de l'Eternel, lequel fait une seconde irruption dans l'Histoire, cette fois-ci en tant que Messie glorieux et victorieux sur tous les César et leurs peuples.

Il ne fait pas de doute que cette seconde irruption, cet avènement messianique est conditionné par deux phénomènes: tout d'abord ce que Paul appelle assez énigmatiquement la plénitude des nations, ensuite la reprise en mains, par Dieu, de son peuple Israel, retiré des recoins obscurs de l'Histoire des Goyim, lancé avec force, à nouveau, sur la scène politique mondiale.

Le temps des Goyim ne s'achève pas par la conversion générale d'une humanité repentie, et baignant confortablement dans les délices d'une civilisation qui aurait réussi! Le Seigneur ne revient pas pour inaugurer l'Exposition Universelle des réalisations humaines, il ne revient pas pour couronner un christianisme aux croisades achevées et content de lui! Le Seigneur revient pour sauver le monde «in extremis» de ses folies et de son orgueil babylonien. Il revient aussi pour juger les nations et leurs chefs! On ne juge pas des repentis, mais des coupables.

Il semble bien que Dieu ait fixé un temps à l'œuvre de la Mission, et il semble bien que la fin de ce temps-là se confonde avec la réapparition sur la scène mondiale d'Israel en Terre promise.

Nous ne voulons pas ajouter de l'eau au moulin des sectes exaltés et des Poliak fanatiques, mais nous devons tout de même reconnaître cette double évidence: d'une part la fin des Missions qui font place à l'ère des Jeunes églises dites indigènes, et d'autre part la résurrection de l'indépendance israélienne, les deux phénomènes étant contemporains et parallèles.

Nous demandons donc: Dieu est-il toujours le maître de l'Histoire, et plus particulièrement, de l'histoire d'Israel? Si les promesses

de Dieu sont éternelles et si ses prophéties se réalisent toujours, comment douter que le retour d'Israël en Terre promise (mais meurtrie de par la volonté des nations et de leurs chefs), prenne une profonde signification messianique. Comment en douter?

Mais nous savons bien qu'il est difficile de reconnaître pour les Eisenhower, les MacMillan et les Adenauer, que leur Histoire est à nouveau fonction de ce minuscule Israël et de cette Jérusalem rebelle, qui blesse tous ceux qui «veulent la soulever», comme l'annonce le prophète! A combien plus forte raison pour des potentats russes, indiens ou chinois, lesquels ont tout de même l'avantage de ne pas pratiquer la politique du «Gott mit uns», mais comptent simplement sur leur propre puissance...

Il n'est pas étonnant que le scandale soit bien toujours le même, et peu importe que l'on s'appelle Pharaon ou Eden. Il y a une histoire politique humaine qui se poursuit *malgré* la volonté de Dieu et il y a une Histoire politique divine qui se poursuit *malgré* les hommes; qui s'accomplit dans l'humilité et la faiblesse.

Il est dur, je le sais, d'accepter en tant que chrétien, que la volonté de Dieu s'exprime davantage dans la personne d'un juif «non-converti» qui s'appelle Ben Gourion, que dans la personne sympathiquement protestante d'un monsieur qui s'appelle Eisenhower... Si Dieu a vraiment repris en main Son peuple Israël, nous ne pouvons; pas en douter si Dieu n'est plus le maître d'Israël, que celui-ci le reconnaisse ou non, alors moquons-nous librement de ces thèses. Mais pour quelqu'un qui a vu fleurir le désert de Sodome, qui a vu se rassembler les enfants de Jacob de tous les coins de l'horizon, qui a entrevu la résurrection journalière de la langue de la Bible — il n'y a plus de doute, car tous ces phénomènes qui tiennent du miracle, prennent leur véritable signification à la lumière des Écritures juives lues et étudiées en Erez Israël.

Ce temps qui cesse d'être le temps des Goyim se prépare à devenir à nouveau «le temps d'Israël». Nous approchons de la fin de cette course où l'homme Paul avait pris le témoin des mains de l'homme Moïse. Le temps vient où ces deux hommes se retrouveront devant un même Seigneur.

La chair et l'Esprit

A la fin de sa remarquable étude intitulée « Histoire du Judaïsme » (parue aux P. U. F. dans la collection « Que sais-je ? ») monsieur André Chouraqui déclare :

«...A l'heure du retour (d'Israel), l'espérance messianique seule correspond à la vraie mesure du siècle... Ainsi la renaissance *spirituelle* du peuple juif couronnera son actuelle promotion *politique*. » (C'est nous qui soulignons les deux termes de cette phrase au futur...)

Le Sionisme a troublé bien des esprits authentiquement chrétiens, il en trouble beaucoup encore.

Nombreux en effet sont les chrétiens qui se demandent si le Sionisme, et plus particulièrement l'Etat d'Israel, peuvent prendre une signification messianique, *puisque Israel ne s'est pas converti*. Cette question peut-être légitime, elle n'en contient pas moins une pointe subtile d'hypocrisie. En tous cas, elle pose mal le problème.

Nous pouvons au contraire nous demander, dans l'histoire biblique d'Israel, à quels moments nous voyons Dieu exiger repentance et conversion *avant* que de se pencher par amour sur le sort d'Israel rebelle ou indifférent ? Nous pouvons aussi nous demander si l'actuelle situation d'un monde qui n'a de chrétien que le nom, n'empêche cependant pas Dieu de se pencher sur lui, de lui épargner la ruine totale, de lui accorder sans cesse de nouveaux sursis, et de continuer à œuvrer parmi les hommes, par la puissance de l'Esprit...

Lequel est libre de la liberté même de Dieu. C'est très précisément à cause de cette liberté de Dieu qu'Israel est encore béni de Dieu, dirigé par Lui, et que l'Eglise n'est pas non plus abandonnée.

Dans les lignes d'André Chouraqui, nous relevons une double résurrection israélienne : la première, politique, est là, elle se poursuit, *malgré les nations et leurs chefs*. La seconde, spirituelle, est encore du domaine de l'avenir, bien qu'il se peut, qu'elle ait, elle aussi, commencé ; après tout qui sommes-nous pour le savoir...

Mais ce qui nous paraît tout à fait remarquable dans cette

expression d'André Chouraqui, ce qui nous paraît éminemment biblique et prophétique, c'est que cette vision, en d'autres termes, reprend la vision que contemplait le prophète Ezéchiel. Désespérant en exil du retour d'Israël, le prophète assiste à la double résurrection de son peuple: celle de la chair et des nerfs, puis celle de l'Esprit. Etant bien entendu qu'aux yeux de Dieu, la vie authentique ne commence qu'avec le souffle de l'Esprit.

Nous ne connaissons pas de plus belle image pour définir le Sionisme que cette parabole de la résurrection biologique d'Israël, ce rétablissement charnel et nerveux de ce peuple rescapé des camps de la mort nazis. Oui, Dieu, à nouveau, a repris son peuple en mains, et nous le répétons, peu importe en définitive que ce dernier en soit conscient ou non. Il en sera conscient lorsqu'il sentira souffler sur lui et sur sa terre retrouvée, le souffle authentiquement rédempteur de l'Esprit. Et soyons certain, devant cette page prophétique qui prend vie sous nos yeux, soyons certains que la résurrection physique d'Israël est *tout autant* dépendante de la sainte volonté de Dieu que la résurrection spirituelle que l'apôtre Paul espère lorsqu'il écrit, après avoir mentionné la fin du temps des Goyim: «...*et tout Israël sera sauvé* selon ce qui fut écrit: *le Sauveur viendra de Sion...*» Sans doute l'Apôtre songe-t-il à la vision d'Ezéchiel, sans doute aussi songe-t-il à cette dramatique résurrection d'Israël contemplant sur sa terre, l'avènement de son Roi aux mains percées...

Enfin, il nous semble que certains théologiens en particulier, et l'Eglise en général auraient beaucoup mieux à faire que de s'interroger dubitativement sur les destinées et la signification de l'Etat d'Israël.

Le prophète Ezéchiel lui-même, qui est, soyons-en sûr, passablement désarçonné par sa vision..., n'a pas le temps de passer à la critique des textes et de l'exégèse que Dieu d'ailleurs a pris le soin d'établir! Le prophète reçoit *l'ordre de prier* afin que l'Esprit souffle des quatre coins de l'horizon sur ces juifs en voie de résurrection et sur leur terre bien-aimée.

L'Eglise, très certainement, devant l'accomplissement de ces textes prophétiques, se trouve dans la situation d'Ezéchiel. C'est

à elle maintenant que Dieu intime l'ordre d'appeler l'Esprit sur Israël et ses enfants.

Et non pas dans le désir sans doute légitime, de voir les enfants d'Israël entrer en masse sous nos différents clochers respectifs, s'arrachant à leur esprit, à leur langue, à leur fraternité hébraïques retrouvés. Israël a mieux à faire au seuil des temps messianiques.

Que l'Eglise appelle l'Esprit sur Israël, afin que celui-ci se prépare à accueillir le Fils de l'homme venant sur les nuées, au visage du charpentier de Nazareth, mais à la puissance que le Père seul lui donne.

Que l'Eglise elle aussi se prépare et que Dieu ne lui donne pas un esprit de timidité pour annoncer au monde courant à sa perte, que le salut ne dépend pas des petites histoires que font les hommes de l'Est ou les hommes de l'Ouest, mais qu'il dépend bien de l'Histoire que Dieu dirige, à travers celle des pionniers nouveaux d'Israël retrouvé.

Claude Muller-Duvernoy

DIE FRAGE NACH DER HEILSGESCHICHTLICHEN SCHAU DES VERHÄLTNISSSES VON CHRISTENTUM UND JUDENTUM

Von GERHARD JASPER, Bethel-Bielefeld

Die Erinnerung an den in Deutschland ausgefochtenen Kirchenkampf im Dritten Reich ist ein ernster Beleg dafür, wie jeglicher Kampf gegen das Judentum folgerichtig auch das Wesen der Kirche berührt und wie jeder Angriff gegen das Alte Testament stets wesensmäßig auch die Botschaft des Neuen Testaments trifft. Und das darum, weil die rechte Vereinigung des alttestamentlichen Wortes mit der Botschaft von Jesus Christus das Grund-